

**William Grossin, *Pour une science des temps.
Introduction à l'écologie temporelle***

Paris, Octarès, 1996

Claude Dubar



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/temporalites/678>

ISBN : 978-2-8218-0358-9

ISSN : 2102-5878

Éditeur

ADR Temporalités

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2004

ISSN : 1777-9006

Référence électronique

Claude Dubar, « William Grossin, *Pour une science des temps. Introduction à l'écologie temporelle* », *Temporalités* [En ligne], 1 | 2004, mis en ligne le 24 juin 2009, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/temporalites/678>



Les contenus de *Temporalités* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Lire

etc. Ce qui pourrait apparaître comme l'installation d'un paradigme temporel dominant et généralisé est néanmoins fortement relativisé par une comparaison plus approfondie de la France et de la Suède. Car ces deux pays présentent des différences significatives dans l'organisation des temps sociaux, qui sont interprétées par les poids et rôles particuliers de la régulation publique et des relations professionnelles d'une part, de l'institution familiale et des relations privées d'autre part.

Finalement ce livre montre avec netteté divers ressorts de l'assouplissement des cadres temporels qui organisent le travail, mais aussi la vie quotidienne, tant ces deux dimensions ne peuvent être séparées. Quelles sont les significations de ce mouvement sur les interactions entre travail et modes de vie ? Au cours de ses enquêtes, nombreuses et diversifiées, Michel Lallement n'y a guère détecté de multiplication des opportunités de réalisation de soi mais, bien au contraire, il identifie plutôt un durcissement des formes de domination, lisible dans les difficultés, vécues par un nombre croissant d'individus, pour coordonner temps de travail et temps hors travail, pour agencer des statuts plus flous (travail, formation, chômage...), pour organiser des activités fluides, pour affronter des agencements temporels fortement contraints. Il propose un livre utile et important pour tous ceux qui veulent comprendre les transformations, les rouages, les enjeux, les conséquences de la régulation des temporalités, dans et hors le champ du travail. On ne peut dès lors qu'approuver son

appel à la mise au point de nouveaux instruments de mesure et méthodes de description des temps sociaux, qui pourraient, ajoutons-nous, s'affranchir des frontières brouillées entre « travail et modes de vie ». Risquons que, à cet égard, l'échelle micro-temporelle des parcours biographiques représente une focale d'observation qui pourrait être plus sollicitée.

Didier Demazière
CNRS, Laboratoire Printemps, Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines

William Grossin, Pour une science des temps. Introduction à l'écologie temporelle, Paris, Octarès, 1996.

Ce recueil de textes de William Grossin est un précieux instrument de travail pour tous ceux qui se lancent dans des recherches empiriques ou des théorisations portant sur des processus temporels. D'abord parce qu'il propose un arsenal de concepts définis avec précaution et rigueur : Milieu temporel (« ensemble de temps emboîtés et entrecroisés ») ; Régime temporel (« construction sociale spécifique découlant de décisions humaines ») ; Culture temporelle (« ensemble de modèles, normes, valeurs concernant les temps sociaux ») ; Cadres socio-temporels (« ensemble de croyances collectives sur le temps, historiquement et culturellement variables »), etc. Ensuite, parce qu'il défend et illustre la thèse de la co-existence d'une pluralité de temps

Lire

sociaux construits par les institutions et imposant des cadres temporels aux individus (« temps subis ») susceptibles pourtant d'échapper, au moins partiellement, à cet encadrement. Enfin parce qu'il propose un modèle d'analyse des interactions entre les temporalités « naturelles » et « construites », mais aussi « individuelles » et « collectives », qui lui permet d'avancer la thèse d'une plus grande « flexibilité temporelle » des activités personnelles, programmées mais « libres », lorsque se desserrent les contraintes des temps sociaux (par suite de la progression des horaires variables par exemple) et que se répandent les aspirations et revendications à la « qualité de la vie ».

L'un des apports les plus originaux du livre est sans doute la notion d'équation temporelle personnelle destinée à désigner l'organisation et l'horizon spécifiques des temporalités agencées par une personne singulière. Même si la notion n'apparaît pas, à partir des exemples choisis, pleinement opératoire, elle constitue une invitation à analyser « l'architecture interne des personnalités » faite, entre autre, « d'agencement de temps spécifiques ». Certes la mise en relation proposée entre le « vide » et la « déstructuration du temps » des chômeurs, toujours plus ou moins guettés par la « dépression temporelle », et le surmenage des cadres et autres experts pratiquant régulièrement des « charrettes » pour respecter leurs délais et satisfaire leurs clients et se retrouvant « vidés », « abrutis », victimes de « décompensations », est suggestive mais elle reste idéale-typique et relativement

abstraite, faute de matériaux empiriques. Il resterait à comparer plus précisément les bénéfices respectifs (d'abord économiques) que les uns et les autres tirent de leur rapport au temps dont l'homologie peut être trompeuse. On ne peut s'empêcher de rapprocher cette comparaison de celle que fait Bourdieu, à la fin de ses *Méditations pascaliennes* (Seuil, 1997, p. 272-6) entre les sous-prolétaires « ayant un déficit de biens et un excédent de temps » et les cadres surmenés ayant « un surcroît de biens et un déficit de temps » et dont les relations sont décrites comme des relations de domination, les seconds ayant le pouvoir sur le temps des premiers c'est à dire une position permettant de les faire attendre et de les maintenir dans un état d'anxiété et d'incertitude.

On voit bien, à travers ces deux exemples, à quel point une démarche par trop déductive et *a priori*, voire schématique, peut aboutir à des conclusions aussi opposées qu'incertaines. Les chômeurs sont divers et vivent diversement leur condition de « privés d'emploi ». Certains entrent dans une action collective, d'autres pas ; certains souffrent d'un trop plein de temps, d'autres pas (ceux qui cherchent frénétiquement de l'emploi, par exemple). Il en est de même pour les cadres qui peuvent diversement organiser leur temps en fonction de l'entreprise où ils opèrent et des relations qu'ils entretiennent avec leurs « collaborateurs ». La notion d'équation temporelle personnelle ne peut pas se déduire de « traits » jugés caractéristiques d'une « catégorie » avant tout administrative. Elle ne peut devenir opé-

Lire

ratoire qu'en permettant de relier des pratiques d'emploi du temps observées ou induites et des justifications subjectives de ces pratiques et stratégies. Cela dit, les questions posées, à ce propos, par William Grossin dans cette partie de son livre (p. 123-197), sont importantes et novatrices : comment analyser et nommer ces « temps pluriels » dont l'agencement et la maîtrise constituent des enjeux vitaux pour la « qualité de la vie » ? Comment passer d'une conception uniforme et unique du « temps contraint » à une conception pluraliste et plurielle des « temps construits » et donc conquis par les personnes elles-mêmes à partir de leurs situations et de leurs biographies ? Ne s'agit-il pas d'un enjeu majeur irréductible à un schéma déterministe et mécaniste opposant des dominants maîtres de tous leurs temps et des dominés contraints de « perdre leur temps à le gagner » ? S'il y a bien des constructions sociales de temporalités, celles-ci ne résultent-elles pas à la fois de « définitions de situation » plus ou moins contraignantes et de « ressources biographiques » plus ou moins mobilisables pour poser et tenter de résoudre ces équations temporelles combinant des logiques diverses à travers des agencements – à la fois typiques et singuliers – de temporalités plurielles ? C'est bien à la définition d'un vrai programme de recherches allant dans cette direction que le livre de William Grossin nous convie.

Claude Dubar
Laboratoire Printemps, Université de
Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines

Paul Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000

Cette note de lecture n'est pas destinée à rendre compte du contenu extrêmement riche de ce livre majeur. Elle se contentera d'attirer l'attention des lecteurs de ce numéro de revue sur l'avancée que Ricoeur opère dans sa conceptualisation de l'identité narrative, amorcée dans le troisième tome de *Temps et Récit* (Seuil, 1984) et développée tout au long de *Soi-même comme un autre* (Seuil, 1990). Rappelons que l'identité narrative, pour Ricoeur, est tout sauf une substance ou une entité : elle représente « la composante temporelle de l'identité personnelle » c'est-à-dire le mode de gestion d'une question existentielle : « comment rester le même à travers le temps » alors que « les appartenances et les activités changent de plus en plus souvent » ? Cette identité est donc entièrement virtuelle, au mieux « présumée, alléguée, prétendue » (p. 98). Elle est soumise à diverses tentations dont celle de l'enfermement dans la « rigidité inflexible d'un caractère » (« je suis comme je suis ») ou celle du « rejet de l'autre » au nom d'une appartenance communautaire primordiale (« je suis ça et rien d'autre »). Ricoeur analyse d'abord ce qu'il appelle « l'effet propre de l'idéologie » sur la définition que les personnes donnent d'elles-mêmes, dans la durée. Il rappelle le rôle des croyances collectives dans les auto-définitions conformes à l'autorité légitime (« je suis ce qu'on dit que je suis = que je dois être »). Il débouche sur la place éminente de la mémoire dans la construction des identités aussi